

LE MARIAGE ET LA LOI DANS  
LA FICTION NARRATIVE AVANT 1800



Études éditées et présentées par

Françoise LAVOCAT

avec la collaboration de Guiomar Hautcœur



PEETERS

«Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants». Le mariage est, par excellence, la conclusion obligée des contes de fées, des romans sentimentaux et des films hollywoodiens. Mais qu'en est-il dans d'autres genres, ou lorsque le mariage intervient au début de la nouvelle ou au cœur du roman? Est-il alors condamné, de façon également stéréotypée, à être défait? S'il est vrai que «toutes les familles heureuses se ressemblent», comme l'écrit Tolstoï au début d'*Anna Karénine*, le bonheur matrimonial semble incompatible avec l'intérêt romanesque. Tel est le moindre paradoxe du mariage comme topos, heureux ou malheureux selon sa place dans le récit.

La production narrative européenne, du Moyen Âge à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, offre un éventail extrêmement riche et diversifié de situations récurrentes (en d'autres termes de topoï) concernant le mariage. Or, dans la même période, le mariage est une institution et un sacrement en débat. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, de nouvelles lois, l'affirmation des droits de la subjectivité et des individus, en particulier des femmes, les guerres civiles et religieuses, la découverte d'autres peuples et de coutumes étrangères éveillent la réflexion et nourrissent les controverses. Comment s'articulent alors l'ordre du récit, les normes internes et externes à la fiction, et la perception du mariage comme problème?

C'est une certaine conception du pouvoir des fictions, en particulier dans leur rapport à la loi, qui est en jeu dans cette interaction complexe. Les études ici réunies envisagent les fictions comme des expériences de pensée permettant la conciliation, la compensation, le déplacement ou la déconstruction de conflits réels. C'est tantôt la valeur subversive des fictions, tantôt leur visée éducative et morale, ou leur vertu consolatrice qui sont soulignées. L'expérience que nous faisons de mondes possibles plus ou moins désirables interroge et améliore peut-être, en effet, notre façon d'être au monde. Sans doute est-ce là une des raisons du retour du stéréotype, de sa contestation et de sa restauration constantes.

**PEETERS-LEUVEN**

ISBN 978-90-429-2675-2



9 789042 926752



**PEETERS**

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES 53

**LE MARIAGE ET LA LOI DANS  
LA FICTION NARRATIVE AVANT 1800**

**ACTES DU XXI<sup>E</sup> COLLOQUE DE LA SATOR  
UNIVERSITÉ PARIS VII-DENIS DIDEROT –  
27-30 JUIN 2007**

Études réunies et présentées par  
Françoise LAVOCAT  
avec la collaboration de Guiomar Hautcœur



ÉDITIONS PEETERS  
LOUVAIN - PARIS - WALPOLE, MA  
2014

## LA TOPIQUE DE LA PRÉPARATION DU MARIAGE DANS *LA VIE DE MARIANNE* ET *LE PAYSAN PARVENU* DE MARIVAUX

Thomas STAUDER

Professeur, Université d'Augsbourg

À cause de la structure analogue de leurs deux actions, les romans *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu* présentent un point de départ idéal pour une comparaison entre hommes et femmes en ce qui concerne la topique de la préparation du mariage pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Marivaux a inventé des représentants des deux sexes qui ont en commun leur désir de contracter un lien conjugal contraire aux conventions de l'Ancien Régime pour ainsi s'élever à une meilleure position sociale.

Dans ce qui suit, j'examinerai d'abord l'occurrence et la combinaison de certains topoï liés au thème du mariage, en utilisant la base de données de topoï déjà répertoriés sur le site de la SATOR ([www.satorbase.org](http://www.satorbase.org)). Après cette analyse séparée des deux romans, je constaterai les analogies et les différences, pour voir si la topique narrative que l'auteur emploie pour un personnage féminin diffère de celle employée pour un personnage masculin.

### *LA VIE DE MARIANNE* (1731-1738)

Jusqu'à la fin de l'action fragmentaire du roman, Marianne reste une enfant trouvée<sup>1</sup> et demeure comme telle dans un état de déclassement aux yeux de la société de l'époque; son affirmation d'être la fille de parents haut placés est basée uniquement sur des indices et correspond au topos «cacher sa condition sociale» :

Remarquez qu'entre les personnes qui avaient été tuées, il y avait deux femmes: [...] Si l'une des deux était ma mère, il y avait plus

<sup>1</sup> Comme narratrice, elle porte le titre d'une comtesse (Pierre de Marivaux, *La Vie de Marianne* [1731-1738], M. Gilot éd., texte établi par H. Coulet, Paris, Garnier-Flammarion, 2004, p. 49); mais il est impossible de déterminer avec certitude si la protagoniste s'est élevée à la noblesse par la découverte de ses origines ou par un mariage avec un aristocrate.



d'apparence que c'était la jeune et la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblais un peu, [...] et que j'étais vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre<sup>2</sup>.

Dès sa plus tendre enfance, Marianne est consciente de sa beauté, un atout important pour trouver plus tard un mari (selon le topos «séduire par charmes»): «J'étais jolie, j'avais l'air fin; vous ne sauriez croire combien tout cela me servait, combien cela rendait noble et délicat l'attendrissement qu'on sentait pour moi<sup>3</sup>.» Elle apprend également très tôt que répandre des larmes peut lui gagner des sympathies; elle se servira plus tard de cette stratégie topique («séduire par ruse») pour accéder au mariage: «Je me mis à sangloter de toute ma force. Cela les attendrit encore davantage<sup>4</sup>.»

La sœur de son père adoptif lui recommande avant de mourir de respecter toujours le topos selon lequel une femme vertueuse doit résister aux avances des hommes; les maximes chrétiennes de la dévote contiennent implicitement le conseil topique d'utiliser un homme pour parvenir:

Je n'ai plus qu'une seule chose à vous dire: c'est d'être toujours sage. Je vous ai élevée dans l'amour de la vertu; [...] peut-être aussi Dieu récompensera-t-il votre sagesse dès ce monde. Les gens vertueux sont rares, mais ceux qui estiment la vertu ne le sont pas; [...] ainsi vous trouverez quelque jour votre place<sup>5</sup>.

Monsieur de Climal, le soi-disant philanthrope qui n'est pas aussi désintéressé qu'il veut le faire croire à Marianne, la conforte dans l'idée topique de cacher sa condition sociale: «Sur sa physionomie, j'augure bien de son cœur et du caractère de son esprit: on est même porté à croire qu'elle a de la naissance<sup>6</sup>.»

La référence si souvent répétée à sa famille prétendument aristocratique sert à Marianne comme justification de son ambition topique de gravir l'échelle sociale: «J'aimerais mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique; et si j'avais mon père et ma mère, il y a toute apparence que j'en aurais moi-même, au lieu d'en servir à personne<sup>7</sup>.»

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 64. Cette hypothèse n'est pas expressément réfutée au cours du roman; mais si on tient compte du personnage parallèle du paysan parvenu Jacob, dont on connaît le très humble milieu d'origine, il semble plus probable que Marianne doive compenser avec sa noblesse d'âme son manque de sang bleu.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 65.

Chez la marchande de linge Madame Dutour, où elle est placée par M. de Climal, Marianne ne se sent pas à son aise, parce qu'elle vise déjà plus haut (encore le même topos): «Avec ces gens-ci, je n'étais pas contente, je leur trouvais un jargon, un ton brusque qui blessait ma délicatesse. Je me disais déjà que dans le monde, il fallait qu'il y eût quelque chose qui valait mieux que cela<sup>8</sup>.»

Pendant une visite à l'église, Marianne y rencontre son futur fiancé Valville; ce coup de foudre dans un lieu saint – «Il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi»<sup>9</sup> – possède un caractère topique. Il ne semble pas improbable que la chute de Marianne devant l'église soit une action volontaire de la protagoniste pour entrer en contact avec l'attrayant étranger, se prêtant ainsi à la classification topique «séduire par ruse»: «Sa maison n'était qu'à deux pas plus loin, et ce fut où il voulut qu'on me transportât<sup>10</sup>.»

Quand elle doit dénuder son pied pour un examen médical, cette situation lui offre la possibilité d'étaler devant Valville une partie de ses attraits physiques (selon le topos «séduire par charmes»), sans offenser pour autant les règles de la bienséance: «Je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde; que Valville allait le voir; que ce ne serait point ma faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui<sup>11</sup>.»

Pour respecter les convenances, Marianne reste impassible quand Valville lui fait une déclaration d'amour<sup>12</sup>, ce qui correspond au topos «une femme résiste aux avances d'un homme». Afin de ne pas être associée à Mme Dutour aux yeux de Valville, et pour ainsi cacher sa condition sociale (un topos récurrent dans ce roman), Marianne préfère rentrer chez elle non accompagnée.

Plus tard, elle fait la connaissance de Madame Dorsin et de Madame de Miran, qui se révèle la mère de Valville; elle lui apprend que ce dernier a refusé un mariage arrangé (situation topique) par sa famille avec une jeune femme du même rang après avoir rencontré une jeune fille inconnue devant une église et lui avoir prêté assistance lors d'un petit accident<sup>13</sup>.

Marianne comprend rapidement que cette description se réfère à elle-même; elle écoute ces deux dames distinguées tourner en dérision la jeune

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 175.

filles d'origine douteuse, qu'elles appellent «grisette» et «aventurière»<sup>14</sup>. Mme Dorsin affirme que Valville ne pourrait jamais s'écarter des principes de sa classe sociale à cause d'une amourette avec une fille du peuple: «Qu'il va lui sacrifier sa fortune et sa naissance, qu'il va oublier ce qu'il est? [...] Je veux croire que la fille lui a plu, mais de la façon dont lui devait plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point<sup>15</sup>.»

De manière topique, le rang de la protagoniste est perçu comme un obstacle au mariage; mais Marianne réussit à l'aide de ses larmes et de sa fausse modestie (une «séduction par ruse») à gagner l'estime des deux dames qui admirent sa «belle âme» et son «beau caractère»<sup>16</sup>. Mme de Miran se voit pourtant forcée d'expliquer à Marianne que malgré toutes ses qualités personnelles, un mariage avec son fils reste pour elle impossible, parce que contraire aux conventions de la société (raisonnement topique):

Hélas! cependant que vous manque-t-il? Ce n'est ni la beauté, ni les grâces, ni la vertu, ni le bel esprit, ni l'excellent cœur; [...] voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage, et vous les avez à profusion: mais vous n'avez pas vingt mille livres de rentes, on ne ferait aucune alliance en vous épousant. [...] La raison vous choisirait, la folie des usages vous rejette<sup>17</sup>.

Par respect pour Mme de Miran, Marianne promet de ne plus rêver d'un lien conjugal avec Valville (ce qui correspond au topos «renoncer au mariage par vertu»); mais quiconque a suivi les aventures de la protagoniste dès le début, ne peut éviter de la soupçonner ici d'une retraite tactique préparant l'assaut final de la main du futur mari (pour ainsi gravir l'échelle sociale, but topique). Quand Valville lui offre des noces légales et religieuses – «de m'unir à vous par tous les liens de l'honneur et de la religion»<sup>18</sup> –, elle repousse cette demande en mariage alléguant son prétendu devoir moral: «À présent que je suis si obligée à Mme de Miran, quelle méchante créature ne serais-je pas, si je vous épousais<sup>19</sup>?» Par ce comportement soi-disant désintéressé (de nouveau le «renoncement par vertu»), mais en réalité adopté avec une hypocrisie topique – «mon refus n'était qu'une ruse»<sup>20</sup> –, Marianne arrive à dissiper

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 197.

les doutes de sa future belle-mère, qui abandonne son obstructionnisme: «Ainsi, mes enfants, aimez-vous, je vous le permets<sup>21</sup>.»

Les préjugés de la noble parenté de Valville provoquent pourtant un nouveau retard dans la réalisation de ce plan de mariage (et encore une constellation topique); Marianne est enlevée et on essaie de lui proposer un autre homme comme mari, ce qui est rejeté avec détermination par la jeune fille<sup>22</sup> (topos «refus du mariage arrangé»). Dans la septième partie du roman a lieu le débat final et décisif entre Marianne et la famille de Valville; une «parente longue et maigre» se distingue par la férocité de son opposition à ce lien conjugal et affirme de manière topique devant Mme de Miran que le rapt de Marianne visait à empêcher une mésalliance: «Est-ce qu'on désoblige madame quand on lui rend service et qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille<sup>23</sup>?»

Lorsque la mère de Valville signale la biographie tragique de la jeune fille et soutient que Marianne fait partie de ce type de personnes «[à qui] leur infortune [...] tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits» (selon le topos de la «noblesse intérieure»), la majorité de l'assistance approuve ce discours: «Il se fit un petit murmure qui m'était favorable»<sup>24</sup>, encore une situation topique. Mais Mme de Miran n'a pas encore convaincu le ministre, le plus haut placé entre ses nombreux parents, qui continue à considérer l'origine douteuse de la jeune fille comme un obstacle insurmontable pour le mariage (répétition du topos susmentionné): «La catastrophe en question a jeté là-dessus une obscurité qui blesse, qu'on vous reprocherait, et dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte<sup>25</sup>.» Quand Marianne prend la parole, elle annonce vouloir renoncer à la main de Valville afin de prévenir un préjudice pour lui et sa mère: «Je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez si je restais, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerais<sup>26</sup>.»

Par cette modestie affichée, qui semble obéir au topos du renoncement par vertu, mais qui en réalité constitue une séduction par ruse (également topique), la jeune fille remporte encore un nouveau succès; l'orgueilleux ministre abandonne ses réserves et accepte Marianne comme futur membre de sa famille: «Empêcherons-nous la vertu de plaire? Vous ne

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 304.



seriez-pas de cet avis-là, ni moi non plus, et l'autorité n'a que faire ici<sup>27</sup>.» S'adressant à la protagoniste, il prétend apprécier la vertu plus encore que la naissance: «La noblesse de vos parents est incertaine, mais celle de votre cœur est incontestable, et je la préférerais, s'il fallait opter»<sup>28</sup> (selon un topos déjà mentionné).

Deux jours plus tard on est déjà en train de choisir la date du mariage<sup>29</sup>; mais cette fin heureuse est empêchée à l'improviste par l'inconstance de Valville, qui tombe amoureux d'une rivale inattendue de Marianne, Mademoiselle Varthon. Étant donné que Marivaux n'a pas terminé son roman, nous ne savons pas si Marianne réalise son intention de prendre le voile (ce qui serait une décision topique) ou si elle peut encore épouser un Valville repentant ou peut-être un autre homme qu'elle doit encore rencontrer.

#### *LE PAYSAN PARVENU (1734-1735)*

À la différence de Marianne, Jacob connaît ses parents – d'humbles paysans – et ne peut jamais se faire des illusions sur son origine; mais lui aussi cédera sa vie durant à la tentation topique de cacher sa condition sociale (quoique dans une moindre mesure qu'elle). Il partage avec Marianne une certaine vanité quant à son physique, dont il se servira plus tard pour conclure un mariage avantageux («séduire par charmes», selon l'expression topique): «J'avais alors dix-huit à dix-neuf ans; on disait que j'étais beau garçon, beau comme peut l'être un Paysan [...]. J'avais effectivement assez bonne mine<sup>30</sup>.»

Arrivé à Paris comme garçon de service chez un ménage bien considéré, Jacob séduit avec une stratégie précise (et donc «par ruse», pour citer le topos déjà mentionné chez Marianne) l'employée de maison Geneviève: «Ma saillie lui fit dans le cœur une blessure sourde, dont je ne négligeai pas de m'assurer; car je me doutai, que mon discours n'avait pas dû lui déplaire, et dès ce moment-là, je l'épiai pour voir si je pensais juste<sup>31</sup>.»

Mais il comprend très vite que l'amour peut être aussi une voie qui mène à l'ascension sociale, un but topique: «Le peu de jours que j'y

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 305.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>30</sup> P. de Marivaux, *Le Paysan parvenu* [1734-1735], H. Coulet éd., Paris, Gallimard, 2002, p. 41.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 44.

avais passé, m'avait éveillé le cœur, et je me sentis tout d'un coup en appétit de fortune<sup>32</sup>.» Il commence à viser plus haut, et afin de gagner le cœur de sa maîtresse, il se sert d'une fausse ingénuité<sup>33</sup>, autre manière de «séduire par ruse».

Désormais pour Jacob ne comptent plus la beauté ou le caractère d'une femme, mais seulement son rang social, qui doit lui servir de tremplin (selon le topos «utiliser une femme pour parvenir»); on peut observer cette nouvelle attitude quand Jacob mise sur la maîtresse et néglige la bonne: «Je continuai de cajoler Geneviève. Mais depuis l'instant où je m'étais aperçu que je n'avais pas déplu à Madame même, mon inclination pour cette fille baissa de vivacité<sup>34</sup>.»

Son maître lui fait la proposition de faciliter son mariage avec la bonne à l'aide d'une somme importante (en souhaitant à l'avenir un ménage à trois), mais Jacob s'excuse sous prétexte de ne pas pouvoir se marier avec une jeune fille ayant perdu sa virginité. Il s'agit là d'un refus du mariage arrangé sous le prétexte d'un renoncement par vertu (donc d'une combinaison de deux topoï): «pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honnêteté qu'elle a, soit propre à cela<sup>35</sup>.» Le maître l'encourage à oublier les convenances<sup>36</sup>, mais Jacob a déjà écarté la possibilité d'épouser Geneviève, laquelle ne lui semble plus suffisamment utile pour son désir (topique) de gravir l'échelle sociale.

Après la mort du patron, Jacob perd sa place; mais il a la chance de rencontrer par hasard sur le Pont-Neuf une certaine Mademoiselle Habert, une vieille fille dévote, qui souffre d'un malaise et qui accepte volontiers le secours du jeune homme. L'aspect de cette personne permet à Jacob d'en déduire son aisance: «je vis une face ronde, qui avait l'air d'être succulemment nourrie<sup>37</sup>.» Ce n'est donc pas par altruisme mais par intérêt qu'il accompagne la vieille demoiselle jusqu'à son appartement situé dans la rue de la Monnaie, comme pour souligner le topos «un homme aide une femme pour profiter».

Ayant rapidement reconnu la ferveur religieuse de la dame, Jacob choisit une nouvelle stratégie de séduction («par ruse», selon l'expression topique), faisant étalage d'une prétendue vertu chrétienne. À la remarque de la vieille fille, «vous me paraissez un honnête garçon»,

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 77.

il répond avec détermination: «Vous avez raison, repris-je, Madame, Dieu m'a fait la grâce d'être simple et de bonne foi<sup>38</sup>.» Il ne sait pas encore que Mlle Habert sera sa future épouse, mais il pense déjà aux bénéfices qu'il pourra tirer d'elle (utilisant ainsi de manière topique une femme pour parvenir): «j'en espérais quelque chose, sans savoir quoi<sup>39</sup>.» Afin de faire une bonne impression sur elle, il embellit son passé et prétend avoir déjà renoncé à un mariage par vertu (autre topos, constaté également chez Marianne): «J'avais refusé d'épouser une belle fille que j'aimais, qui m'aimait et qui m'offrait ma fortune. Et cela par un dégoût fier et pudique qui ne pouvait avoir frappé qu'une âme de bien et d'honneur<sup>40</sup>.»

Sans ressources ni emploi, Jacob est content d'entrer en service comme homme à tout faire dans le ménage des sœurs Habert; mais il est clair qu'il regarde cette position seulement comme une étape sur son chemin vers la réussite (pour «gravir l'échelle sociale», selon l'expression topique). Tandis que l'aînée des deux dévotes regarde sa présence d'un mauvais œil, il peut affermir son emprise sur le cœur de la cadette (une jeunesse qui est relative, étant donné qu'elle pourrait facilement être sa mère). Finalement elle ne peut plus éviter de penser au mariage et voudrait se renseigner sur la famille du fiancé putatif; par une série de périphrases judicieusement choisies, Jacob réussit à lui cacher sa condition sociale (encore une fois cette situation topique, apparue déjà chez Marianne). Avec une grande dextérité il utilise des images bibliques pour ennoblir la profession de son père: «Mon père est le Vigneron et le Fermier du Seigneur de notre Village<sup>41</sup>.»

Ils décident ensemble que Jacob doit se nommer dorénavant «Monsieur de la Vallée» pour se donner un air plus respectable (autre travestissement de son vrai rang dans la société); tandis que le jeune homme lui fait la cour d'une manière toujours plus ouverte<sup>42</sup>, Mlle Habert voudrait encore attendre avant de se prononcer pour le lien conjugal. Le protagoniste continue à penser en termes de promotion sociale (le topos maintes fois cité):

Elle était riche pour moi; elle jouissait bien de quatre mille livres de rente et au-delà, et j'apercevais un avenir très riant et très prochain; ce qui devait réjouir l'âme d'un paysan de mon âge, qui presque au sortir

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 122.

de la charrue pouvait sauter tout d'un coup au rang honorable de bon Bourgeois de Paris<sup>43</sup>.

Ses sentiments pour Mlle Habert récompensent l'aide qu'elle lui a prêtée (selon une constellation topique); il parle d'elle comme d'«une femme que je ne haïssais pas, et que mon cœur payait du moins d'une reconnaissance qui ressemblait si bien à de l'amour, que je ne m'embarrassais pas d'en examiner la différence»<sup>44</sup>.

Mais devant elle il se montre amoureux<sup>45</sup> et modeste, quand elle laisse entrevoir la possibilité d'un lien conjugal (prétendant ainsi refuser un mariage par vertu, attitude topique): «Est-ce qu'un bonheur comme celui-là, serait la part d'un pauvre garçon qui sort du Village<sup>46</sup>?» Il nie tout intérêt matériel de sa part, ce qui est incontestablement faux: «ce n'est pas pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte<sup>47</sup>.» Après avoir ajouté que leur rencontre sur le Pont-Neuf était certainement prédéterminée par la Providence divine et après être tombé à genoux devant Mlle Habert (la «séduction par ruse»), Jacob atteint son objectif: «Lève-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai<sup>48</sup>.»

Comme c'était le cas avec Marianne et Valville, avant de pouvoir se marier ils doivent encore surmonter l'opposition topique des parents; ici l'obstacle est constitué surtout par la sœur aînée de la fiancée, ce qui inspire à la cadette l'idée de célébrer les noces secrètement et pendant la nuit (autre topos, naturellement). Quand ils racontent ce plan à la propriétaire de leur maison, celle-ci se montre surprise devant la différence d'âge qui les sépare: Jacob n'a pas encore vingt ans, tandis que Mlle Habert en a déjà quarante cinq<sup>49</sup>. Un tel écart entre homme et femme était alors toléré seulement dans la direction opposée (selon le topos du vieillard qui aime une jeune femme); dans une société patriarcale comme celle qui domine la France de l'époque de Marivaux, on n'aimait pas les couples innovateurs. Mais Jacob apaise l'inquiétude de sa mûre fiancée en lui

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>44</sup> *Ibid.* Cette attitude est confirmée plus tard par un entretien avec Mme de Ferval, pendant lequel Jacob confesse: «J'aimais Mademoiselle Habert, du moins je le croyais [...]; et quand je ne l'aurais pas aimé, les circonstances où je me trouvais avec elle, les obligations que je lui avais et que j'allais lui avoir, tout n'exigeait-il pas que je dise sans hésiter, oui, je l'aime, et de mon cœur?», *ibid.*, p. 185.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 136-137.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 146.

déclarant qu'elle semble n'avoir que trente ans (la «sédution par ruse»), et deux jours plus tard le contrat de mariage est signé devant un notaire<sup>50</sup>.

La cérémonie religieuse doit avoir lieu la nuit suivante à huis clos; mais ils découvrent épouvantés que le prêtre prévu pour cette occasion est justement le directeur de conscience des sœurs Habert. Celui-ci ne manque pas de leur rappeler tous les arguments contre ce mariage, mais Jacob et sa fiancée utilisent leurs larmes pour persuader l'assistance du sérieux et de la légitimité de leur intention<sup>51</sup>. Même pendant le dîner Jacob joue encore la comédie – une hypocrisie topique – pour simuler l'intensité de ses sentiments: «On ne doit pas avoir faim quand on est affligé<sup>52</sup>.»

Le jour suivant, un important magistrat, ami de la sœur aînée Habert, envoie un de ses laquais chercher Jacob pour l'interroger et le dissuader de se marier (de nouveau l'opposition des parents); le jeune homme entre dans cette réunion de membres de la haute société avec «modestie et courage»<sup>53</sup>, mais aussi avec l'intention de contrôler son langage<sup>54</sup>. Comme il fallait s'y attendre, le magistrat cite la différence de classe comme argument principal contre le lien conjugal (un raisonnement topique): «T'épouser toi? reprit le Président, toi, es-tu fait pour être son mari? oublies-tu que tu n'es que son domestique<sup>55</sup>?» Dans sa réponse, Jacob cache habilement sa condition sociale (encore ce même topos) en parlant d'une relation amicale entre deux personnes du même rang: «Oui, Monsieur, à son service comme au vôtre, je suis fort son serviteur, son ami et son prétendu, et puis c'est tout<sup>56</sup>.»

Ensuite, la sœur de la fiancée se réfère encore une fois à l'origine populaire de Jacob qui, selon elle, le disqualifie pour le rôle d'époux d'une Habert: «C'est l'état du mari qu'elle prend; c'est la bassesse de son choix; voyez quel affront ce sera pour la famille<sup>57</sup>.» Jacob se défend en remarquant que le père des sœurs Habert avait été le fils d'un fermier avant de devenir un riche commerçant; par une brillante performance rhétorique, il réussit de nouveau à travestir son rang social, mais donne cette fois-ci une nouvelle forme au vieux topos en mettant le grand-père de sa fiancée au même niveau que son propre père, quoique ce dernier

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 173-174.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 176.



soit seulement le pauvre employé du propriétaire d'une ferme: «Il n'y a pas là grande différence; ce n'est qu'un étage que vous avez de plus que moi; est-ce qu'on est misérable à cause d'un étage de moins<sup>58</sup>?»

La célébration des noces est encore retardée par un incident imprévu, l'arrestation de Jacob suspecté à tort de complicité dans un meurtre, mais après cette péripétie la cérémonie religieuse (secrète à cause de l'opposition persistante et topique des parents) peut avoir lieu: «Enfin pour le coup nous y sommes, la Messe est dite, et nous voilà mariés en dépit de notre sœur aînée<sup>59</sup>.»

Comme on a pu l'observer, on trouve des topoï identiques dans les deux parcours séparés de Marianne et Jacob vers le mariage. Ce qui distingue le protagoniste masculin de son homologue féminin, c'est la moindre occurrence chez lui du topos «cacher sa condition sociale»; une fois, il ose même défendre son vrai rang social avec une grande assurance, ce que Marianne ne fait jamais: «C'est une erreur [...] que de penser qu'une obscure naissance vous avilisse, quand c'est vous-même qui l'avouez, et que c'est de vous qu'on la sait. [...] Les hommes [...] trouvent qu'il est beau d'affronter leurs mépris injustes; cela les rend à la raison<sup>60</sup>.» Une autre différence dans la distribution des topoï dans les deux romans consiste en la plusieurs fois déclarée disposition de Marianne de «renoncer par vertu au mariage» avec Valville, tandis que Jacob insiste presque toujours sur son droit d'épouser Mlle Habert. Les deux protagonistes partagent le même but topique – «utiliser l'autre sexe pour parvenir» –, mais étant donné que la société de l'époque exige des femmes une plus grande modestie, Marianne ne peut pas parler de ses revendications de la même manière que Jacob. Pour compenser ce désavantage, elle se sert plus souvent que lui de la topique «séduction par ruse»; ce comportement semble être une prérogative féminine, comme l'affirme aussi le Prince dans la comédie marivaudienne *La Dispute* de 1744: dans les questions d'amour, la femme est «plus hypocrite, et par là plus décent[e]»<sup>61</sup>. La répercussion de la différence des rôles sociaux des deux sexes sur la topique narrative peut être démontrée aussi à la fin des deux romans: tandis que Marianne est empêchée au dernier moment par l'inconstance de Valville d'accéder à un mariage non prévu pour une personne de son rang, Jacob peut

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>61</sup> P. de Marivaux, *Théâtre complet*, M. Arland éd., Paris, Gallimard, 1964, p. 1374.

officialiser sa liaison avec Mlle Habert par le lien conjugal. Cet écart n'existe pas seulement au niveau de l'action, mais aussi dans les commentaires topiques du narrateur et de la narratrice: Marianne, bien que finalement comtesse, cache les tentatives de «séduction par ruse» de sa jeunesse sous un manteau de vertu encore après tant d'années, tandis que Jacob – devenu riche lui aussi – n'hésite pas à avouer qu'à l'époque son mobile le plus important était celui de «gravir l'échelle sociale».

#### BIBLIOGRAPHIE

- BAADER, Renate, *Wider den Zufall der Geburt. Marivaux' große Romane und ihre zeitgenössische Wirkung*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1976.
- BÉNAC, Karine, *Marivaux*, Paris, Ellipses, 1999.
- BOLOGNE, Jean-Claude, *Histoire du mariage en occident*, Paris, Lattès, 1995.
- COULET, Henri, *Marivaux romancier. Essai sur l'esprit et le cœur dans les romans de Marivaux*, Paris, Armand Colin, 1975.
- DAUMAS, Maurice, *Le Mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2005.
- DIDIER, Béatrice, *La voix de Marianne. Essai sur Marivaux*, Paris, José Corti, 1987.
- DOUDET, Estelle, *Marivaux*, Paris, Studyrama, 2005.
- GILOT, Michel, «Toutes les âmes se valent», in *Marivaux d'hier, Marivaux d'aujourd'hui*, H. Coulet et J. Ehrard éd., Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 97-106.
- MARIVAUD, Pierre de, *Théâtre complet*, M. Arland éd., Paris, Gallimard, 1964.
- , *Journaux et Œuvres diverses*, F. Deloffre et M. Gilot éd., Paris, Garnier, 1969.
- , *Le Paysan parvenu* [1734-1735], H. Coulet éd., Paris, Gallimard, 2002.
- , *La Vie de Marianne* [1731-1738], M. Gilot éd., texte établi par H. Coulet, Paris, Garnier-Flammarion, 2004.
- MIETHING, Christoph, *Marivaux*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1979.
- PINKERNELL, Gert, «Marivaux, *La Vie de Marianne*», in *Der französische Roman – Vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, K. Heitmann éd., Düsseldorf, August Bagel Verlag, 1975, tome I, p. 188-209.
- ROSBOTTOM, Ronald C., «Marivaux and the significance of *naissance*», in *Jean-Jacques Rousseau et son temps*, M. Launay éd., Paris, A.-G. Nizet, 1969, p. 73-92.
- VERHÉFF, Han, *Marivaux ou le dialogue avec la femme. Une psycholecture de ses comédies et de ses journaux*, Orléans, Paradigme, 1994.
- VICKERMANN, Gabriele, «Marivaux, *Le Paysan parvenu*», in *18. Jahrhundert – Roman*, D. Rieger éd., Tübingen, Stauffenburg, 2000, p. 125-168.
- WOLFGANG, Aurora, «The Novelist turned 'Furiously Female': Marivaux's *La Vie de Marianne*», in *Gender and Voice in the French Novel, 1730-1782*, Aldershot, Ashgate, 2004.